

Hannah Farnham SAWYER LEE, *Mémoires de Pierre Toussaint, né esclave à Saint-Domingue (Haïti)*. Trad. de l'anglais. Introduction, notes et annexes du P. Maurice Elder Hyppolite. Pétion-Ville, Bureau de Promotion de la cause de Pierre Toussaint, 1997.

Dans cette traduction vous trouverez entre barres obliques la pagination de l'original anglais et entre crochets celle de l'édition française de 1997 reproduite ici avec de légères corrections. Les notes sont de M. E. Hyppolite, sauf indication contraire.

PTP = Pierre Toussaint Papers (New York Public Library).

DEUXIÈME PARTIE

Après la mort de Madame Nicolas, Toussaint demeura près de son mari. Celui-ci occupa le premier étage d'une maison avec un serviteur, son cuisinier. Toussaint continua à faire ses courses et à lui rendre de nombreux services à titre gracieux. Ils habitèrent ainsi à Reed Street pendant quatre ans.

Marie Boucman avait, elle aussi, une chambre au même étage de cette maison et vivait de son travail.

Rosalie, qui était encore esclave, était sur le point de se marier. Alors, Toussaint mit à exécution le projet qu'il caressait depuis longtemps et pour lequel il avait économisé /32/ les fonds nécessaires au fur et à mesure. Il s'agit de l'achat de la liberté de sa sœur. Il semble n'avoir jamais pensé à sa propre liberté, mais il considérait essentiel pour Rosalie d'entrer dans la vie matrimoniale sous les mêmes auspices que son mari et son entourage. Avec la délicatesse qui le caractérisait, il n'en avait jamais fait part à Madame Nicolas, quoique nous ne pouvons douter qu'elle l'aurait immédiatement accordé, sans réclamer de paiement. Elle n'y avait probablement jamais pensé.

Toussaint paya le rachat de sa sœur¹ qui, peu après, se maria. Il pouvait dès lors prendre le temps de penser à lui-même. Il s'était attaché à Juliette Noël et ils se marièrent en 1811.² Ils continuèrent à habiter la même maison que Monsieur Nicolas où ils occupaient deux chambres au troisième étage.

Au bout de quatre ans. Monsieur Nicolas laissa New York pour le Sud. Il y eut un échange constant de lettres et de bons services de la part de Toussaint jusqu'à la mort de Monsieur Nicolas. Ci-dessous, /33/ un extrait d'une lettre de ce dernier à Toussaint, plusieurs années après leur séparation, qui montre combien ce monsieur le respectait et l'appréciait: [54]

¹ A Gabriel Nicolas comme le précise l'acte d'Affranchissement.

² Les Registres de la Paroisse St. Pierre de Barclay Street portent la date du 5 août 1811 pour le mariage de Pierre Toussaint et Mary Rose Juliette. C'est le P. Anthony J. Kohlman, S.J., qui bénit leur union. Les témoins furent : Gabriel Nicholas, Jean Sourbieu, Jérôme Villagrand, Jean Benjamin, Donatien Citardy, Bernard Etienne, etc.

Charleston, 5 juillet 1829³

J'ai reçu ta dernière lettre, mon cher Toussaint, et partage bien sincèrement la douleur que la perte de ta nièce a dû te causer. Personne ne sait mieux que moi combien tu lui étais attaché. Je juges de ta douleur par celle que j'ai éprouvée moi-même à la mort de ma chère Nathalie que je regrette toujours. En y pensant les larmes me viennent aux yeux. Mais, il faut, comme tu le dis fort bien, se résigner à la volonté de Dieu. Je suis fâché d'apprendre que Juliette soit malade: j'espère que ta prochaine dira qu'elle est rétablie parfaitement. Quand à moi, mon cher Toussaint, je dépéris chaque jour et j'ai vieilli de dix ans depuis que /34/ je ne t'ai vu. Le courage et les forces commencent à m'abandonner. Ajoute à cela que je fais à peine de quoi vivre, et pas un seul mot au sujet de mes affaires en France, et jugez de ma triste situation: encore quelques années et il y aura peut-être une fin à mes maux. Je vais écrire à Dumahaut et comme je ne sais pas le numéro de sa nouvelle maison. Je t'adresserai la lettre et tu la lui remettras. Va voir de ma part, mon cher Toussaint, mon bon et respectable ami le Cte. De Labat, demandes lui s'il est plus heureux que moi et s'il a reçu des nouvelles favorables de France, fais-lui mille compliments de ma part: dis lui que je ne l'oublie pas et je suis fâché d'apprendre qu'il ait été malade. J'aurais bien voulu faire un petit voyage à New York et le revoir encore, peut-être, hélas! pour la dernière fois. Mais je suis vraiment dans la gêne et ne puis bouger d'ici pour le moment.

Adieu, mon cher Toussaint, fais mille et mille amitiés à ta femme et comptez toujours sur mon sincère attachement. G. Nicolas [55]

Une ère de prospérité semble maintenant se lever pour le dévoué Toussaint. Il était heureux dans sa vie conjugale. Juliette était toujours d'humeur gaie, joyeuse et appréciait pleinement la valeur de son mari. En vérité, comment pourrait-il en être autrement. Elle l'a vu universellement respecté et traité en ami par tous. En qualité de coiffeur pour dames, il n'avait pas de rival. Il était à ce moment-là le coiffeur à la mode; il avait toute la clientèle et le patronage des familles françaises de New York, Plusieurs dames des plus distinguées de la ville utilisaient ses services; nous pouvons en citer un bon nombre qui le traitaient comme un ami intime. /35/

Un roman écrit, dit-on, par une dame du Sud mais publié à New York. "*The Echoes of a Belle*", fait une description pittoresque de Toussaint en tant que coiffeur: "Il entra avec sa

³ Nous publions cette lettre qui est l'original. La version anglaise présentée par H. F. Sawyer Lee n'y correspond pas exactement. Voici la traduction du texte du *Memoir* avec, entre crochets, les parties qui proviennent d'autres lettres de G. Nicolas: "*J'ai reçu la dernière lettre, mon cher Toussaint, et partage bien sincèrement la douleur que la perte de la fille a dû te causer. Personne ne sait mieux que moi combien tu lui étais attaché. Mais, il faut, comme tu le dis fort bien, se résigner à la volonté de Dieu. Je suis fâché d'apprendre que Juliette soit malade: j'espère que ta prochaine dira qu'elle est rétablie parfaitement. [Je ne vous ai pas écrit depuis longtemps, mon cher Toussaint, ce n'est pas parce que je ne pense point à vous ou parce que je vous aime moins, mais j'étais gêné de ne rien pouvoir vous envoyer: cependant, je connais votre cœur et suis certain que vous n'attribuerez pas ce délai à de la mauvaise volonté.] Quand à moi, mon cher Toussaint, je dépéris chaque jour et j'ai vieilli de dix ans depuis que je ne t'ai vu. Le courage et les forces commencent à m'abandonner et pas un seul mot au sujet de mes affaires en France, et jugez de ma triste situation: encore quelques années et il y aura peut-être une fin à mes maux. [Cependant, je ne désespère pas de vous revoir avant de payer ma dette à la Nature. En attendant pensez à moi, écrivez-moi et soyez assuré que vous trouverez toujours en moi votre fidèle ami.]"*

mine joviale, ses petites boucles d'oreilles et ses dents blanches, son tablier blanc comme de la neige noué à ses épaules et enveloppant sa grande silhouette".⁴

Il allait, continuellement de maison en maison, remplissant son rôle de coiffeur. Les belles dames qui l'employaient le considéraient comme un ami. Elles se confiaient à lui et sentaient qu'elles pouvaient parfaitement compter sur sa discrétion. Elles avaient raison de l'être car jamais, dans ce vaste cercle, il n'avait donné l'occasion de formuler une remarque déplaisante à son sujet. Une fois, une dame dont la curiosité était plus forte que son sens des convenances le pressait de lui dévoiler des faits concernant une autre personne: "Dites-moi. Toussaint, dit-elle, je suis sûre que vous êtes au courant". "Madame, répliqua-t-il dignement – mais, avec le plus grand respect –, Toussaint coiffe les cheveux, il n'est pas un bulletin de nouvelles". /36/

Une autre fois, on lui demanda de transmettre un message désagréable. Il répondit immédiatement: "Je n'ai pas de mémoire".⁵ [56]

Toussaint avait retardé son mariage avec Juliette jusqu'à ce qu'il vit sa sœur Rosalie – c'est ce qu'il s'imaginait – bien installée dans sa vie et maîtresse de sa propre liberté; mais toutes ses preuves d'affection n'ont pu assurer le bonheur qu'il avait tant souhaité pour elle.

En 1815, Rosalie eut une fille, mais ses espérances avaient été cruellement déçues: son mari fit preuve de paresse et de dissipation et elle était presque entièrement à la charge de Toussaint. Le bébé fut nommé Euphémie par son oncle. La santé de la mère déclina rapidement. Son médecin, le Dr. Berger, compétent et humain, dut déclarer qu'elle ne pourrait se rétablir. Juliette prit chez elle l'enfant âgée de six mois pour veiller elle-même à sa croissance. Puis, la mère fut transportée à la maison de Toussaint et après avoir langui quelques mois, rendit le dernier soupir. Avant cet événement. Marie Boucman mourut, entourée des soins et de l'attention de Toussaint /37/ qui la considérait comme un héritage que lui avait laissé sa maîtresse.

Euphémie était une enfant malade et faible. Le Dr. Berger ne laissait pas beaucoup d'espoir quant à sa vie: mais Toussaint, qui était toujours plein de confiance croyait fermement qu'ils réussiraient à lui sauver la vie.

⁴ Ben, Shadow (pseud.), *Echoes of a Belle; or, a voice from the Past*. New York. George P. Putnam and Co., 1853, pp. 113-114. C'est probablement le premier texte imprimé qui parle de Pierre Toussaint (Cf. Annexe I, pp. 123-125) de son vivant!

⁵ Emma Cary rapporte le témoignage suivant qui confirme ce que dit Hannah F. Sawyer Lee: "J'ai eu le grand plaisir d'entendre une histoire sur Pierre Toussaint, contée par une dame qui gardait de lui des souvenirs de sa tendre enfance. "Toussaint" dit-elle, "parce que Toussaint était un nom familial chez nous et le demeure encore. Les "L" et les "D" (mentionnant des noms bien connus dans l'histoire de New York) parlent souvent de lui de nos jours. Il venait chaque jour chez nous pour coiffer notre mère, et nous aussi. Nous l'aimions ma sœur et moi, et je n'avais pas de secret pour lui. Parler à Toussaint était comme se rendre à confesse, on était sûr de sa discrétion. Et quelle que soit la liberté avec laquelle nous nous confiions à lui, il ne s'est jamais départi de son attitude respectueuse. Il se tenait toujours debout quand il nous parlait. Quelqu'un lui dit un jour: "Asseyez-vous. Toussaint". "Madame, je ne peux pas", répondit-il. Il était gai et amusant: et quand nous étions de petites filles, il dansait pour nous et nous montrait combien nos parents dansaient avec grâce quand ils étaient jeunes. Il s'était formé tout seul dans beaucoup de domaines. Il avait bon goût et une excellente mémoire. Il nous citait des pages entières de Bossuet et Massillon. Massillon était son auteur préféré. Si Toussaint avait fait des études, il serait devenu illustre, car il avait du génie. Mais son pouvoir d'influence résidait dans sa qualité de bon chrétien, sa charité délicate, son altruisme, et sa tendre compassion pour tous." *The story of Pierre Toussaint*, in *Ave Maria*, 37(1893) 548-549.

Juliette et lui se dévouaient sans arrêt auprès de la petite malade; aucun parent n'aurait pu faire mieux. Chaque jour, Toussaint prenait cette faible petite créature dans ses bras et l'emmenait au "Park", à la "Battery", à tous les endroits aérés et agréables où les brises fraîches exerçaient sur elle leur influence vivifiante, dans l'espoir de fortifier sa constitution et de permettre à ses poumons de respirer librement. La première année de son existence fut une lutte constante pour la survie. Dieu bénit leurs efforts infatigables et la fragile plante s'enracina et prospéra.

A cette époque de la vie de Toussaint, il y eut un incident qui le bouleversa profondément. Il fut appelé au "City Motel" pour coiffer une dame française qui était de passage. Elle ne parlait pas l'anglais /38/ et fut, en conséquence, très heureuse de converser avec lui dans sa langue maternelle. Elle lui parla de sa solitude et de sa pénible séparation d'une amie chère qui se trouvait à Paris. Toussaint lui dit qu'il y avait à New York de nombreuses familles françaises très accueillantes. "Oui, répondit-elle, on m'a donné des lettres d'introduction pour certaines d'entre elles, mais personne ne pourrait remplacer ma chère Aurore Bérard". [57]

C'était la première fois depuis des années qu'il entendait citer le nom de sa marraine. Se pourrait-il que ce soit vraiment d'elle que cette dame parlait? Quelques informations supplémentaires résolurent la question: il s'agissait réellement de la même personne, celle qui durant son heureuse enfance l'avait tenu sur les fonts baptismaux, qu'il voyait parfois en rêve mais dont il se demandait si elle vivait encore. Que de souvenirs émouvants revinrent à sa mémoire! Encore une fois, les palmeraies de son beau pays natal se trouvaient devant lui: à nouveau, il cueillait fruits et fleurs pour sa petite marraine et faisait des milliers de pirouettes bouffonnes pour l'amuser. Mais de telles rêveries sont éphémères; /39/ il redevint Toussaint, le coiffeur, et se précipita pour faire part à sa fidèle Juliette de son agréable surprise. Cette dame devait sous peu laisser la ville et retourner à Paris; il écrivit à Aurore et comptait lui confier la lettre mais, en raison d'une regrettable erreur, quand il la lui porta elle était déjà partie.

Grande fut sa déception, mais trois mois plus tard il recevait d'Aurore la lettre ci-dessous, disant qu'elle avait eu de ses nouvelles par son amie, exprimant son affection pour la grand-mère et la mère de Toussaint ainsi que l'intérêt qu'elle lui portait:

"A Monsieur Toussaint, coiffeur"⁶

Paris le 27 novembre 1815

Madame Brochet de retour dans cette ville depuis 15 jours, mon cher filleul, m'a donné de vos nouvelles, je suis ainsi que mes frères et sœurs très sensible à l'empressement que vous avez mis à savoir des nôtres et à l'attachement que vous nous conservez, à tous. D'après tout ce que m'a dit Mme. Brochet j'ai pensé que vous seriez content de recevoir de mes lettres, je vous écris avec plaisir, je n'en ai pas moins eue en apprenant que vous faisiez bien vos affaires et que vous étiez heureux. Je ne vous avais pas oublié; et l'incertitude de ce que vous étiez devenu me tourmentais sans cesse, quant à nous, mon cher Toussaint, nous

⁶ Dans une note l'auteur fait remarquer que toutes les lettres qu'elle publie sont traduites du français. Nous publions le texte intégral de l'original.

n'avons jamais quitté Paris, notre existence n'est pas heureuse; puisque la révolution nous a enlevé toute notre fortune. Mon père a été une des victimes de cette affreuse révolution: il est mort après avoir été en prison six semaines et en surveillance dans les terres qu'il avait à lors auprès de Paris. Lui et ma mère sont morts de chagrin; mes frères et sœurs sont mariés, je ne le suis point. [60]

Les peines et le travail pénible que je fais pour vivre ont délabré ma santé et l'ont rendu très mauvaise. Je ferais sans cela le voyage que vous désirez, je n'en suis pas moins sensible aux offres que vous m'avez fait faire à cet égard par Mme Brochet et je vous en remercie. Il m'est bien doux de penser /41/ qu'au milieu de mes peines il existe un être qui me soit aussi attaché que vous. Je voudrais que vous puissiez vivre dans la même ville pour vous donner des détails de vive voix sur ma famille. Je vous dirais que mon frère Des Glajeux, l'aîné des deux frères qui me restes a un fils; Dupithon, qui a perdu depuis 8 ans sa femme, a trois filles; Eulalie, Mme De Berty, aussi a trois filles et un garçon; la veuve de Lester un fils; Victoire, l'aînée de mes sœurs, ou Mme Abeille, est à Marseille; elle a deux garçons et deux filles; Félicité, Mme Lafitte, est morte depuis 5 ans; elle a laissé un garçon et une fille. M. Lafitte est à Agen près de Bordeaux avec son fils et Léontine sa fille est ici en pension chez Mme Thenet, américaine, et belle-mère de Dupithon, vous voilà maintenant au courant de ma famille;

Ecrivez moi, parlez moi de votre femme. Je sais que vous n'avez pas d'enfants. Savez-vous des nouvelles de St. Domingue? Que sont devenues nos propriétés et nos anciens serviteurs? Dites-moi ce que vous savez, à cet égard? N'avez-vous aucun de vos camarades dans votre ville? Ma nourrice Madelaine et votre mère existent t'elles? Dites-moi tout ce que vous savez, vous me ferez, plaisir.

Adieu, mon cher filleul, n'oubliez pas de m'écrire; et comptez sur l'amitié de votre marraine qui ne vous a jamais oublié et qui vous aime encore davantage depuis qu'elle sait que vous lui êtes toujours bien attaché.

Pointe Bérard

Comme mon père m'avait fait laissé le nom de Pointe, pour prendre celui d'Aurore, vous m'adresserez, vos lettres sur ce nom. Voilà comme vous mettrez mon adresse :

A mademoiselle Aurore Bérard, Rue de Tournon, n° 19. Faubourg Saint Germain, Paris.

Toussaint répondit immédiatement à cette lettre et l'accompagna d'une douzaine de foulards de Madras. Les dames françaises appréciaient beaucoup ces articles qui, à l'époque, étaient considérés comme coiffures de bon goût et à la mode. Juliette les portait toujours et ces dames lui demandaient souvent de leur enseigner à les nouer pour leur donner la même allure gracieuse et pittoresque qu'avait son propre Madras. A partir de ce moment, il y eut un échange fréquent de correspondance entre Aurore et son affectueux filleul. [61] Il lui envoya des robes en crêpe de chine et d'autres articles qui étaient de grand prix en France, tous de la meilleure qualité. Elle accusa réception de ces présents avec gratitude, mais, évidemment, elle craignait qu'il ne fasse trop de dépenses car ces cadeaux étaient trop coûteux. Faisant allusion aux robes de crêpe, elle dit: "A en juger par le prix élevé de ces articles ici, je crains que vous n'ayez dû faire des sacrifices pour les acheter, et cette idée me fait de la peine"⁷.

⁷ Textuellement elle lui dit dans cette lettre datée du premier janvier 1820: "Nous vous remercions tous de votre joli présent, votre femme et vous avez parfaitement choisi tous ces objets. Mes nièces et moi, tous

Peu après la lettre d'Aurore. Toussaint reçut la lettre ci-dessous de Monsieur Bérard, frère d'Aurore:

[Paris 1815]

J'ai appris avec plaisir et reconnaissance, /43/ mon cher Toussaint, tout ce que vous avez fait pour mon frère Bérard et sa veuve Da[...], et l'attachement que vous conservez, à ma famille. Depuis que je l'ai su, j'ai désiré trouver une occasion favorable pour vous écrire et vous témoigner combien je vous estime et vous aime. C'est par Mesdames Delacroix, Rut et Brochet que j'ai été informé de tous ces détails. J'étais si jeune quand j'ai quitté St. Domingue que sans doute je ne reconnaîtrais pas vos traits; mais je suis sûr qu'en vous voyant mon cœur m'indiquerait que c'est vous, tant je suis touché de votre noble conduite. Plaise à Dieu que des circonstances heureuses me permettent d'aller revoir ma terre natale! J'en éprouverais une double joie en vous voyant. Toute ma famille partage mes sentiments, en particulier ma sœur Aurore, que vous connaissez, mieux sous le nom de Pointe. Je ne désespère pas aujourd'hui de revoir St. Domingue et par conséquent de vous y trouver, où aux États-Unis, si je prenais cette voie.

La personne qui vous remettra cette lettre est M. Pardi, ami de Mme Delacroix. Je le charge d'une autre pour ma cousine Mme Vve de Mousignac, née Tonne Bedone. Je suis inquiet de ne plus entendre parler de cette chère parente qui est chargée depuis 6 ans d'une affaire importante pour nous. Tâchez de nous en donner des nouvelles. En 1810 elle nous a écrit de la Nouvelle Orléans; et depuis ce tems nous [62] n'avons eu d'elle aucun signe de vie. Si vous pouvez vous joindre à M. Pardi pour lui faire parvenir ma lettre plus sûrement, vous m'obligerez. J'ai trois filles. J'ai eu le malheur de perdre ma femme, Mlle Thenet il y a près de 8 ans. Mes filles, ma famille et toutes ces dames qui m'ont parlé de vous, vous font leurs compliments. Si vous avez occasion de voir ma cousine Audigé et ses filles et quelques autres de mes parens qui sont aux États-Unis, faites-leur mes amitiés. Ma cousine Audigé demeure à New York ou à Philadelphie. Adieu, mon cher Toussaint. Donnez-moi de vos nouvelles et croyez à mon amitié bien sincère.

Bérard du Pithon

Mon adresse est: à Paris, rue du Faubourg Poissonnière, n° 103.

Le renouement de ses premiers liens avec la famille Bérard était pour Toussaint une source de grande joie. Nous regrettons qu'aucune /44/ de ses lettres à sa marraine n'aient été conservées, mais les lettres de cette dernière prouvent suffisamment leur affection réciproque. Il voulait même aller s'installer à Paris avec Juliette et la consulta sur la faisabilité d'un tel projet. Sa réponse, dont nous transcrivons un extrait, est tout à fait gentille, réfléchie et désintéressée. Il souhaitait, évidemment, lui venir en aide, comme il l'avait fait pour sa maîtresse, grâce à son travail.

Paris le 1er. décembre 1818

sensible à votre attention avons cependant eu l'idée que vous vous étiez privé de quelque chose pour nous faire ce présent et cette idée nous afflige. Je suis si sure de votre attachement que rien ne pourrais effacer celte pensée et que je serais au désespoir que vous fassiez aucun sacrifice pour cela".

J'ai vu M. Soubieu ce matin, nous n'avions pû nous joindre jusqu'à présent. Ce M. paraît vous être bien attaché ce qui m'a fait plaisir, nous avons parlé ensemble de votre désir de venir en France. Si je ne consultais que mon désir de vous voir je vous dirais partez de suite, mais votre bonheur, mon cher filleul, est ce que je désire pardessus tout. D'après ce que m'ont dit toutes les personnes de New York, vous y êtes heureux. Le serez-vous autant ici - c'est mon inquiétude et ce qui me fait craindre de vous donné un conseil positif. D'après ce que je peux juger, la vie est moins cher ici mais la main d'œuvre est moins cher. Je ne connais pas vos moyens et ne sai si vous auriez besoin de travaillé pour vivre, en arrivant il vous faudrait attendre d'être connu pour vous procuré de l'occupation. Vous connaissez mieux vos ressources que moi et pouvez plus tôt prendre un parti que moi, M. Sourbieu doit vous écrire son avis. Il connaît votre situation et peut plutôt vous donné un conseil que moi. Si j'étais riche n'importe vos moyens ^{/45/} je vous appellerais près de moi parce que je me trouverais trop heureuse de vous avoir, un être à qui je pourrais donné toute ma confiance et dont je serai certain de l'attachement ce serait quelqu'un trop précieux pour [63] moi, pour ne pas vous dire de venir, mais ma position est si triste que ne pouvant vous être utile, je crains que vous ne soyez pas aussi heureux que vous le méritez. Je vous parle, mon cher Toussaint, comme une mère. Consultez vous, et prenez le parti que vous croirez le plus sage pour vous, et persuadez vous que votre maraine serait heureuse de vous voir. Quoique je ne vous aye pas vu depuis mon enfance, je vous aime comme une seconde mère et je n'oublierai jamais les services que vous avez rendu à mon frère et à sa femme. Mes frères et sœurs partagent mes sentiments et nous ne parlons jamais de vous qu'avec attachement.

Le passage ci-dessous est extrait d'une autre lettre d'Aurore Bérard, écrite peu après:

[Paris ce 21 mai 1819]

[M. Sourbieu] ne m'a pas laisser ignorer tout le bien que vous faites et que vous êtes le soutien de négresse de l'habitation. Il faut les engager à travailler car vous ne pouvez donner ce que vous gagnez-Vous devez penser aussi à vous à votre femme et à cette ^{/46/} nièce que vous considérez comme votre fille. Vous avez là Hortense, elle était à moi, [puisque mon père l'acheta de sa vente de bestiaux que j'avais,]⁸ elle doit être assez jeune pour travailler et se tirer d'affaires. C'est un service que vous lui rendrez de la faire travailler on s'accoutume facilement à la paresse, dites lui de ma part. Je peine de vous savoir sans nouvelle de votre famille. Ici nous ne savons rien, espérons en la providence c'est à elle seule en qui nous devons espérer un terme à nos maux. Vos sentimens de piété me font croire que c'est aussi votre consolation, vous avez bien raison et l'assurance que l'on m'a donné que vous étiez pénétré de sentimens religieux m'a fait un grand plaisir. Je suis pénétré, mon cher filleul, de tout ce que vous me dites et du désir que vous avez de m'être utile. Je reconnais votre belle âme, votre attachement fait mon bonheur, il est si peu de personnes dans ce monde qui vous ressemble que je vous apprécie comme je dois le faire et je vous reverrai avec une grande joie. Je vis dans l'espérance que je goûterai un jour cette consolation.

Cet agréable échange dura des années. Enfin lui parvint la lettre suivante: [64]

⁸ Ces mots entre crochets ont été supprimés dans la traduction anglaise du Memoir.

28 juillet 1834⁹

Vous êtes déjà dans la peine, mon cher Toussaint, /47/ et la triste nouvelle que je dois vous annoncer ne fera que l'augmenter. Il y a deux mois depuis que votre marraine bien-année nous a été enlevée par une mort soudaine. Mon cœur est si profondément accablé par ce malheur que j'arrive difficilement à écrire. Peu de jours avant sa mort elle parla de vous, se promettant de vous écrire, car elle était très inquiète de n'avoir pas eu de vos nouvelles depuis longtemps. Combien elle aurait été heureuse de recevoir votre dernière lettre, parvenue il y a environ quinze jours. La nouvelle que je vous envoie vous attristera, mais soyez, assuré de l'affection de tous les membres de notre famille, et de la mienne en particulier. Mon cher Toussaint, cela nous fera grand plaisir de vous lire. J'espère que la Divine Providence atténuera le souvenir douloureux de votre nièce adoptée. Les hommes ne peuvent offrir que des paroles, mais Dieu qui envoie les épreuves peut répandre dans nos âmes la force morale qui nous est nécessaire. Puissiez-vous avoir recours au Trône de grâce et à l'attente de cette vie future bénie vers laquelle toutes nos pensées devraient se concentrer. J'espère que /48/ votre chère marraine jouit maintenant du bonheur parfait; depuis la mort de nos parents elle a beaucoup souffert. En fait, pendant des années elle souffrait de fréquentes crises de rhumatisme; sa patience et sa résignation à la volonté de Dieu ainsi que son entière confiance en la Mère de Dieu lui seront propices. J'aime à croire que Dieu est bon; il connaît nos cœurs et c'est lui qui nous jugera.

La lettre se termine en rassurant de l'affection et de la gratitude de toute la famille. Elle provenait de Madame de Berty, sœur d'Aurore Bérard.

La situation de Toussaint était devenue prospère sur tous les plans; il habitait une maison agréable et confortable, aménagée dans un style sobre et élégant. Juliette était gaie et riieuse; elle aimait ses petites fêtes et réunions; ils avaient assez de moyens pour se procurer ce qui leur plaisait et partager avec ceux qui étaient dans le besoin. Fervents catholiques, la charité était, pour eux, non seulement un devoir religieux mais surtout /49/ un mouvement spontané du cœur. Nous citons ici un exemple de la façon discrète, silencieuse, dont ils faisaient le bien. Un gentilhomme français que Toussaint avait connu dans l'opulence était devenu pauvre; malade et souffrant, il soupirait après une [65] nourriture délicate qu'il n'avait pas les moyens de se procurer. Pendant plusieurs mois, Toussaint et Juliette lui envoyèrent son dîner, bien préparé, de façon telle qu'il ne pouvait soupçonner de qui cela provenait. "S'il l'avait su, dit Toussaint, il n'aurait peut-être pas été content, ce serait trop pour sa fierté". "Oui, dit Juliette, quand Toussaint allait parfois le voir, il disait: « Oh!, je suis très connu! J'ai de bons amis, chaque jour quelqu'un m'envoie un bon dîner préparé par un cuisinier français » et il énumérait les différents mets. Mon bon mari en rentrant à la maison, m'en faisait part et cela nous amusait beaucoup".

Lorsqu'Euphémie atteint l'âge de sept ans, un ami de Toussaint suggéra qu'elle apprenne la musique. Son oncle était /50/ tout à fait opposé à cette idée: il pensait que cela entraînerait de grandes dépenses de temps et d'argent et il ne voyait pas quel profit on pourrait en tirer. Il dit que la petite fille avait sa propre douce voix, qu'elle chantait comme les oiseaux qui, eux, n'avaient pas appris la musique.

⁹ N'ayant pas retrouvé l'original dans les PTP, nous traduisons de l'anglais.

Peu de temps après, une cordiale et sincère amie de Toussaint, qui l'appréciait beaucoup, insista pour qu'il la laisse donner des cours de musique à Euphémie: il s'agissait de la ravissante et aimable mademoiselle Metz¹⁰⁷⁹. Elle continua à se rendre chez lui portant ses partitions. Il finit par y consentir lorsqu'elle fit remarquer que cela pourrait plus tard permettre à sa nièce de gagner sa vie. Cette remarque ainsi que la gratuité de son enseignement vainquirent ses objections. Cependant une autre fut soulevée. Elle était si tendrement entourée qu'on ne lui avait jamais permis de sortir seule, et il sentit qu'il ne pouvait pas disposer du temps nécessaire pour l'accompagner. Mademoiselle Metz, dans son zèle bienveillant, belle et jeune comme elle l'était, offrit de venir elle-même /51/ donner les leçons. Mais Toussaint, ne s'écartant jamais de son sens des convenances, ne permit pas cet arrangement et Juliette, sa bonne tante, l'accompagna trois fois par semaine chez sa bonne et jeune amie pour prendre ses leçons. Ceci dura quatre ans. Toussaint acheta un piano¹¹ et elle fit les progrès attendus.

Il était néanmoins évident que sa formation religieuse et morale était l'objectif principal de son oncle dont la tendresse et le jugement conjuguèrent sans cesse leurs efforts pour améliorer son cœur et son esprit. Il désirait ardemment faire d'elle un être capable de remplir son devoir vis-à-vis de son Créateur et de son prochain. Sa formation ménagère n'était pas négligée. Juliette était une excellente maîtresse de maison et la fillette devint l'aide de sa [66] tante. Ils lui inculquaient constamment des leçons de charité pour sa plus grande joie.

Toussaint s'intéressait beaucoup au "Catholic Orphan School", orphelinat pour enfants blancs. "Chaque année, raconte-t-il, pour la fête de sainte Euphémie, je l'emmenais toujours avec moi à la pâtisserie et nous remplissions un grand panier de petits pains, de gimblettes et de pains d'épices que nous apportions à la maison des orphelins". "Vous les laissez distribuer aux enfants?" lui demandai-je. "Oh! non, Madame, cela ne serait pas convenable pour une petite noire. Je lui dis de demander à une des religieuses de bien vouloir les donner aux enfants. Quand on venait les chercher, Euphémie se tenait à côté de moi pour les voir entrer et quand elles recevaient leur gâteau, elles étaient si contentes, et mon Euphémie si heureuse! Un jour où nous nous y sommes rendus elle me demanda: « Oncle, qu'est-ce qu'un orphelin? » Je lui répondis, ce sont de pauvres petits enfants qui n'ont ni père, ni mère. Elle parut triste pendant un moment, puis elle se dérida et demanda: « Mais, ils n'ont pas d'oncle? » Oh!, Madame, je me sentis si ému. si ému... A ce moment-là, je remerciai Dieu de tout mon cœur".

Il avait l'art de se faire aimer de tous par ses manières affectueuses et aimables. Son comportement vis-à-vis de sa femme devrait servir d'exemple même pour des blancs. Elle avait /53/ vingt ans¹² de moins que lui et, à n'en pas douter, savait ce qu'elle voulait, mais elle s'en remettait toujours à la décision de Toussaint parce que, disait-elle, elle *ne le faisait pas par obligation*.

Une amie me relata une scène amusante dont elle fut témoin. Juliette était sur le point d'acheter un châle de deuil, car elle venait de perdre un parent. Les châles étaient exposés. "Que penses-tu de ce châle pour le deuil?" demanda-t-elle à Toussaint. "Très joli", répondit-il, "Je pense, dit-elle, qu'il est assez bon pour l'Eglise". "Oh! oui, très bon". "Ne penses-tu pas

¹⁰ Maintenant, Madame Moulton qui réside à Paris. [Note de l'Auteur]. Césarine Metz, fille de Raymond de Meetz, était une jeune amie de Pierre Toussaint qui lui garda une affection profonde et profita toujours de ses conseils, comme nous le prouvent ses lettres (cf. p. 172).

¹¹ De Raymond de Meetz, père de Césarine, suivant le reçu daté du 25 juillet 1822.

¹² Plus loin elle dira qu'au moment du mariage Juliette avait 15 et Pierre 37 ans cf. p. 103/101/.

qu'il puisse être porté sous la pluie?" "Oh! certainement!" "Je pense qu'il pourra parfois servir pour aller au marché, pas toi?" "Très bien, dit-il, je t'en prie Juliette, prends-le; il ira pour le deuil, pour l'Eglise, pour la pluie et pour le marché; c'est un très beau châle". Juliette l'acheta très satisfaite de sa bonne affaire.

Après que j'aie commencé la rédaction de ces mémoires, j'ai appris que Toussaint acheta la liberté de Juliette avant de l'épouser. Il n'y fit aucune allusion en parlant de sa jeunesse. Probablement à cause de la même délicatesse /54/ pour laquelle il était si bien connu. Immédiatement après la cérémonie, il se rendit à la Mairie pour faire ratifier les documents. [67]

On avait enseigné à Euphémie la lecture, l'écriture et d'autres travaux adaptés à son âge. A l'âge de cinq ou six ans elle était une enfant très attrayante; ses manières étaient d'une douceur étonnante, son maintien, son expression agréable et sa conduite excellente, modelée sur la conception de l'obéissance et de la déférence que l'oncle avait toujours pratiquées lui-même. Il s'arrangeait souvent pour placer un mot d'exhortation aux enfants qui l'entouraient. A une fillette dont il visitait la famille, il conseilla: "Mademoiselle Régine, votre mère est très bonne; obéissez-lui maintenant, vous serez heureuse quand vous serez plus âgée". Des années plus tard, elle répétait, avec gratitude, cette leçon.

Beaucoup se souviennent encore de son dévouement pour sa petite nièce. Elle paraissait pleinement consciente de son affection et s'attachait à lui comme une liane à son tuteur. Elle était de complexion délicate et mince de taille; il l'entourait parfois de son bras en disant: /55/ "Mon Euphémie" avec une tendresse touchante; il semblait y avoir quelque chose de sacré dans son amour, comme s'il sentait que Dieu l'avait confiée à sa protection et, en la privant de tout appui terrestre, l'avait rendu responsable de son bonheur futur.

Quand elle eut environ douze ans, Toussaint lui procura un professeur de français. Le français était sa langue et celle de sa femme et, bien sûr, celle de sa famille, mais il souhaitait qu'elle le parlât correctement. Il avait aussi loué des appartements dans sa maison à une respectable dame blanche, une veuve, qui enseigna l'anglais à Euphémie et qui plus tard organisa une petite école pour enfants.

Un trait frappant de son caractère était qu'il accomplissait parfaitement tout ce à quoi il s'engageait. Il y avait une continuité totale entre ses projets et leur réalisation, cela garantissait la confiance et, peut-être, était-ce l'une des raisons du respect qu'il inspirait. Ceci portait parfois les dames à dire que Toussaint était "un gentilhomme accompli". Ses qualités morales, cependant, lui donnaient cette distinction par laquelle, avec /56/ la plus parfaite modestie, il savait exactement ce qui était dû aux autres et à lui-même. En même temps, son cœur débordait de cette bonté chrétienne qui dépasse de loin la simple politesse mondaine. Il observait toutes les règles de l'Eglise Catholique Romaine; en hiver comme en été, il ne manquait pas les mâtines. Mais son cœur n'a jamais été limité par aucun sentiment de sectarisme ou de préjugé de couleur. Il ne s'est jamais senti inférieur parce que noir ou même esclave, car il se sentait autant bénéficiaire de la faveur divine que tout autre être humain. Il comprenait la responsabilité, la grandeur du rôle qui lui était dévolu: il devait servir Dieu et ses semblables et ainsi remplir les devoirs correspondant à son état. Il y avait quelque chose de vraiment noble et grand dans sa façon de considérer sa propre nature et ses responsabilités. Aucune faute commise par le maître ne saurait, d'après lui, libérer un esclave de son devoir. Sa propre voie [68] était tracée; il la considérait comme le droit chemin, facile à suivre, ce qu'il fit toute sa vie durant. Il naquit et grandit /51/ à Saint-Domingue à une époque qui ne pourra plus jamais revenir. Dans le grand cercle qui

l'entourait, on ne spéculait pas sur l'indépendance ou la liberté de l'homme et il avait l'esprit parfaitement tranquille à ce sujet.¹³

Quand il habita New York, il conserva la même tranquillité d'esprit quoiqu'il considérât l'émancipation comme une bénédiction, ce qu'il prouva en accumulant peu à peu la somme qu'il fallait pour payer la liberté de sa sœur. Ce ne fut pas pour sa propre rançon qu'il peina, mais, ainsi qu'il a déjà été dit, pour celle de Rosalie, car il souhaitait qu'elle occupât sa place de mère de famille parmi les femmes libres de New York. Il ne semble pas avoir nourri aucun désir démesuré de devenir libre. Il faisait son devoir dans l'état que le Père Céleste avait choisi pour lui et cela lui procurait la paix et la sérénité. Lorsque sa maîtresse, à son lit de mort, lui donna sa liberté, il l'accepta avec reconnaissance et nous sommes persuadés qu'il n'aurait pas accepté qu'aucun pouvoir terrestre, quelque'il soit, le lui arrachât. /58/

Nombreux sont ceux qui aujourd'hui verront cet état d'esprit comme dégradant parce qu'ils considèrent les esclaves comme relevés de toute obligation vis-à-vis du maître vu le caractère intrinsèquement erroné de l'esclavage. Ce n'était pas là l'idée de Toussaint. Il ne demandait pas, comme l'esclave africain de Darwin: "Ne suis-je pas un homme et un frère?" Mais, il considérait qu'il *était* un homme et un frère. C'était la conception élevée qu'il avait de sa nature, telle qu'elle provient de la justice éternelle qui le rendait serein et maître de lui. Il portait profondément gravée l'empreinte de la personne du Christ. Il entendit un sermon du Dr. Channing, qu'il citait souvent¹⁴: "Mes amis, dit Channing, Jésus ne peut rien vous donner d'aussi précieux que lui-même, que son propre esprit. Puisse cet esprit être en vous. [71] Ne pensez pas que votre foi en lui puisse vous être salutaire si vous n'essayez pas d'être purs et vrais comme lui". Nous croyons qu'un bon nombre de personnes retrouveront les enseignements du Sauveur dans la personne de Toussaint.

Madame Toussaint aima Euphémie de la même affection qu'elle aurait ressentie pour ses propres enfants, si elle en avait eu. Elle était une excellente épouse et respectait les convictions de son mari. Elle était gaie, joviale, elle avait un rire agréable, cordial et une allure de dame. Sa taille et ses traits étaient bien marqués et bien plus africains que ceux de Toussaint, quoiqu'elle avait le teint beaucoup plus clair que lui. Leur maison était un foyer d'accueil et de nombreux "visages pâles" leur rendaient visite.

A quatorze ans, la santé d'Euphémie semblait se consolider et elle gagnait des forces. Il nous est difficile d'imaginer une plus grande félicité familiale ou un tableau de joies plus innocentes que ce dont jouissait le foyer de Toussaint. Son dévouement et sa tendresse toute spéciale pour Euphémie semblaient largement récompensés. Il n'avait pas l'intention de faire d'elle un être incapable de remplir les obligations quotidiennes de la vie. Elle était formée à toutes les tâches domestiques. C'était un grand plaisir pour elle d'aider sa tante et

¹³ En parlant ainsi, l'auteur révèle que Toussaint, dans sa délicatesse évitait ces sujets dans ses conversations avec ses amis blancs. Cependant son attitude et les lettres qu'il recevait de ses amis noirs nous prouvent qu'il savait exactement ce qui se passait et qu'il avait ses propres opinions et convictions qui n'étaient pas de l'inconscience (cf. Annexe VII p. 168-170).

¹⁴ L'auteur cite librement un sermon du pasteur William Ellery Channing de l'Eglise Unitarienne (faction dissidente de l'Eglise Congrégationaliste de Boston). Celui-ci aimait à dire qu'il faut avoir le "*character*" du Christ. Dans l'un de ses discours publiés en 1832 il dit: "*Expect no good from Jesus, any further than you clothe yourselves with his excellence. He can impart to you nothing so precious as himself, as his own mind; and believe me, my hearers, this mind may dwell in you. His sublimest virtues may be yours. Admit, welcome this great truth.*" (*Discourses*. Boston, Bowen, 1832. pp. 211-212). Dans ce même volume, le deuxième discours s'intitule "*Character of Christ, Mt 17,5*" (pp. 89-112) et le septième: "*The imitableness of Christ's Character, 1P 2,21*" (pp. 197-212). Comme ces sermons furent prononcés à Boston, Pierre Toussaint n'aurait pas pu les entendre directement.

sa plus grande joie était de pouvoir participer aux travaux de la famille. Quand elle grandit assez pour pouvoir préparer le café de son oncle, /60/ il était difficile de dire qui en eut plus de plaisir, de l'oncle ou de la nièce, la première fois où elle le lui porta en disant "Je l'ai fait toute seule".

Les amis de Toussaint savaient qu'ils ne pourraient lui faire de plus grand plaisir qu'en prêtant aimablement attention à cette enfant d'adoption si chère à son cœur. Elle recevait constamment de petits cadeaux, jouets, poupées, bonbons pour commencer, et, plus tard, livres et autres objets appropriés à son âge.

Il parlait toujours de l'amabilité et de la sollicitude de sa chère amie. Madame Peter Cruger (ci-devant Mademoiselle Church) pour son Euphémie avec une gratitude qu'il lui était difficile d'exprimer. Il avait une autre amie, à laquelle son cœur était uni par les liens les plus forts de respect et d'affection – celle à qui nous avons déjà fait allusion. La première est morte depuis longtemps, l'autre était encore avec nous il n'y a pas longtemps. Les deux aimaient et chérissaient la fillette à cause de son oncle et elle semblait chaque jour satisfaire ses souhaits affectueux. /61/¹⁵ [72]

Elle était élevée avec soin selon les règles de l'Église Catholique et les leçons d'amour, de charité, de bonté pouvant attendrir et pénétrer son jeune cœur ne furent pas oubliées. Quelle joie pour Toussaint de retourner à son heureux foyer après une journée de fatigue pour y retrouver cette jeune créature, objet de son affection, qui l'animait par sa musique, l'égayait par ses sourires et le distrayait en lui racontant tout ce qu'elle avait fait depuis qu'ils s'étaient séparés! Elle lui racontait parfois une histoire qu'elle avait lue pendant son absence et disait "C'est une histoire vraie, je l'ai lue dans un livre".

Elle faisait régulièrement ses exercices d'écriture. Chaque semaine elle remettait à Toussaint deux courtes lettres, une en français et une en anglais. Nous en avons plusieurs à notre disposition. Nous incluons quelques-unes, qui sont à peu près équivalentes à celles d'enfants de race blanche du même âge.¹⁶

New York, Février le 23 1827

Cher Oncle,

à [Ah !] je suis très fâchée que vous n'avez pas été là quand Mademoiselle Meetz s'est mariée, elle était si jolie qu'elle représentait une vierge. /62/ Ce que j'ai trouvée si jolie de sa part, c'est quand elle est venue embrasser ma tante et moi.

Je crois que cela n'aurai pas fait par personne qu'elle, à [Ah !] c'est venu bien difficile pour moi l'appeler Mme Moulton: j'ai fait cette blondesse dejas.

Adieu Cher Oncle

Euphémie Toussaint¹⁷

¹⁵ Cf. *Testament de Pierre Toussaint*, p. 146.

¹⁶ Nous publions la version française de ces lettres écrites par Euphémie elle-même avec toutes les fautes. Ce sont des doublets des lettres en anglais qui elles sont beaucoup mieux du point de vue de la maîtrise du langage. Ces lettres constituent peut-être l'unique témoignage enfantin sur la vie quotidienne à New York au début du XIXe siècle. Vision d'une jeune noire qui peut aider à comprendre la vie de la communauté des noirs libres surtout créoles aux États-Unis (cf. la liste des lettres d'Euphémie dans la Bibliographie, pp. 366-371).

¹⁷ Voici le texte anglais: *O, how sorry I am that you was not there to see Miss Metz married; she looked so sweet and beautiful; she looked like an angel; but what I think was so good in her, that she should come and kiss my aunt and me, before all the company. I believe nobody would do it but her. It will come quite difficult to me to call her Mrs. Moulton, I have made one mistake already.*

[75]

New York, Mai le 12 1827

Cher Oncle,

à [Ah!] quelle mauvais tems nous avons eu l'autre jour. Je suis très contente qu'il n'a pas durer mais Dieu sait mieux que nous pourquoi il nous a donner la pluie car Dieu fait tous pour le mieux; nous le savons mais nous ne pouvons pas toujours être contente.

Cher Oncle je n'ai pas vu Mme Cruger voilà bien longtemps. J'ai bien envie de la voir, vous aurez la bonté de lui dire cela.

Adieu Cher Oncle

Euphémie Toussaint¹⁸

New York, le 22 Décembre 1827

/63/ Cher Oncle,

Il faut que je écrire une lettre a Mme Moulton pour lui dire que vous avez votre portrait pour la faire rire. J'ai plusieurs choses à dire dans ma lettre qui va lui plaire.¹⁹

Cher Oncle j'ai eu une leçon de Mr. Gentil il a joué le calif de bagdad avec moi je les jouée très bien j'ai besoin une novell pièce qui a lacompagnement.

Adieu Cher Oncle

Euphémie Toussaint²⁰

[76]

L'affection de la fillette pour cette bonne amie, Madame Moulton, ne diminua pas pendant sa courte vie. Elle se plaignait souvent de la difficulté qu'elle rencontrait à l'appeler de son nom d'épouse, disant que l'autre lui était plus naturel.

C'est avec chagrin que nous voyons de sombres nuages s'accumuler sur ces perspectives souriantes d'avenir. La santé d'Euphémie commença à décliner et elle avait des symptômes qui révélaient une menace de tuberculose. Juliette fit part de ses inquiétudes à son oncle; il ne pouvait pas y croire, il ne voulait pas l'entendre. Mais, hélas! il fallait se rendre à l'évidence: /64/ la maladie de la mère lui avait été transmise. A partir de ce moment, Toussaint n'eut plus de repos, de jour ou de nuit. Il avait besoin des consolations de ses amis

¹⁸ *What bad weather we have now! I hope it will not last long, for it is very disagreeable for yon, who have to run all aver the town, and everywhere; but God knows better than we do; he does every thing for the best, and it is so singular that we cannot be contented. Dear uncle, I will be very much obliged to you if you will give me one shilling to buy cotton to finish my frock: now I have begun it I want to finish it very much, and after that I want to embroider a Vandyke. I have not seen Mrs Cruger a long time; I wish to see her very much.*

¹⁹ Elle fait allusion à la miniature à partir de laquelle on a réalisé la lithographie qui se trouve au début du livre.
[Note de l'Auteur]

²⁰ *O, I must write to Mrs. Moutton to tell her about your having your miniature taken: I know that it will please her, and make her laugh. I have several things to tell her that will please her very much. Dear uncle will you excuse me for writing so short a letter this week, for I composed it in a great hurry.*

pour apaiser et calmer ses inquiétudes. Il s'accrochait à l'objet de son affection avec une émotion telle qu'elle semblait mettre en péril sa propre vie.

Le bon Père Powers se dévoua à l'oncle et à la nièce. On jugea qu'il était mieux de laisser Euphémie dans l'ignorance de son état. C'était un bonheur pour elle de se reposer dans les bras de son oncle, de lui dire combien elle l'aimait et tout ce qu'elle ferait pour lui quand elle guérirait.

Parfois, quand les amis venaient le voir, ils le trouvaient assis sur son lit où elle était étendue, appuyée sur des coussins, ses cadeaux épars près d'elle, car les gens inlassablement lui envoyaient de petits présents pour la distraire et l'amuser. Son oncle lui passait ceux qui n'étaient pas à sa portée et l'égayait en comptant ses trésors. Elle reçut tant de bonnes choses auxquelles elle ne pouvait même pas goûter, qu'elle dit en plaisantant: "Je fais manger tout cela par mon oncle, mais je garde les fleurs pour pouvoir les regarder". Toussaint fut profondément reconnaissant des preuves d'amitié qui s'accumulaient chaque jour sous forme d'attention pour sa nièce chérie et disait souvent, en des termes les plus humbles, qu'il n'en était pas digne: "Je remercie Dieu pour sa bonté".

C'était pour lui une grande consolation de savoir qu'Euphémie ne souffrait que très peu. Elle dépérissait lentement, sans aucune douleur, il dit un jour: "Dieu est bon, *nous* le savons ici, sur la terre, mais bientôt mon Euphémie sera la première à le savoir *là-haut*", montrant le ciel du doigt.²¹

[79]

Au bout de quelques mois, le rapide déclin toucha à sa fin; cette enfant aimée, qui avait été chérie et protégée avec tant de soins, dont on avait surveillé le sommeil dès sa plus tendre enfance, s'endormit du sommeil de la mort.

"Et qu'est-ce une mort prématurée, sinon un sommeil sur lequel des anges veillent; Autour, se tiennent des séraphins en robes blanches pour porter l'enfant dans l'au-delà."

Pendant longtemps. Toussaint ne pouvait que répéter à ceux qui venaient le consoler: "Ma pauvre Euphémie est partie", et tandis que ses lèvres prononçaient ces paroles, il se couvrait la face /66/ de ses mains. Il maigrit, évita la compagnie des autres et refusa d'être consolé. Mais son âme était trop pieuse et trop raisonnable pour s'éterniser dans cet excès de douleur. Il écouta des paroles de réconfort élevées et de saintes consolations et trouva dans les prières de son Eglise la force d'accepter. Ceux qui assistèrent à ses luttes pour se contrôler à ce moment-là et vaquer à ses occupations quotidiennes parlent de lui avec grand respect.

²¹ Probablement, la maladie se déclara à la fin du mois de mars 1829. Sa dernière lettre à l'oncle date du 14 mars et elle ne semble pas être souffrante: "*Dear Uncle, the last lesson Mr Gentil gave me he was very much please with me. Mrs Rochefort too. I was to Mrs Milners the other day and she complained a great deal of her knee. I think she ought to have some body to stay with her for she is always alone. Dear Uncle have you heard that Mrs Bentegac has a fine boy; I hope that she will have better luck with this one than she had with the other, will you be so kind as to buy me some paper for I shall want an other copy book for next week. Adieu Dear Uncle Euphemie Toussaint*". Elle mourut le 11 mai 1829.

Peu après la mort de sa nièce, Toussaint reçut une lettre des plus consolatrices de Madame Cruger, qui était alors en France, la voici:²²

1829²³

Il est inutile de vous dire, mon cher Toussaint, combien je compatis à votre douleur ; mon cœur et mon âme vous ont suivi dans les derniers soins dont vous avez entouré cette enfant chérie pour qui vous avez été le meilleur, le plus tendre des pères. Mes larmes ont été versées avec les vôtres; mais je n'ai pas pu pleurer pour elle. J'ai pleuré pour vous. Quand nous remettons au Père Eternel une enfant aussi pure que le ciel auquel elle retourne nous ne devons pas pleurer parce qu'un ange a atteint l'état de bonheur que nos faibles concepts ne peuvent imaginer et vous, mon bon Toussaint, qui êtes la piété personnifiée, réalisez cette pensée consolatrice, la seule que vous puissiez accueillir dans notre profonde affliction. [80] La vie d'Euphémie a été presque un miracle; elle doit son existence à vos soins et à votre vigilance continus. Sa courte vie a été comblée de joie, elle n'a jamais ressenti la perte d'une mère; beaucoup plus heureuse que des centaines d'autres enfants qui ont grandi dans les classes les plus riches et les plus élevées. Les vertus et affections les plus nobles l'ont entourée dès le berceau, et elle a été enlevée d'un Paradis sur terre pour entrer dans une éternité de bonheur. Auriez-vous pu assurer son avenir? Si la mort vous avait frappé à sa place, à quels dangers ne serait-elle pas exposée!

Que la conscience du devoir que vous avez si fidèlement rempli apaise votre grande douleur. Vous avez, réuni à une sœur bien-aimée l'enfant que vous avez adoptée, avant que le péché ou la douleur ne l'atteignent, et elles vous attendront toutes les deux dans celle /68/ demeure réservée pour des êtres aussi bons et vertueux que vous.

L'effet de la mort d'Euphémie sur Toussaint et la profonde affliction qu'elle lui causa semblent finalement l'avoir porté à prendre une plus ferme résolution de se rendre utile. Son désir le plus sincère était d'aider les autres. Pour atteindre ce but, quand des fonds étaient requis, il usait de son influence pour promouvoir des foires et dans des cas particuliers, des loteries, se procurant des objets superflus et élégants à des prix raisonnables quand leurs propriétaires étaient réduits à la pauvreté.

Son ingéniosité à trouver les moyens d'aider les autres était remarquable. Une dame française qui se trouvait dans une situation très difficile à cause de la dépréciation de sa petite propriété et la baisse de ses loyers consulta Toussaint sur les possibilités qu'il avait de faire quelque chose pour l'aider. Il lui suggéra d'enseigner le français. Elle lui dit très franchement que, ne connaissant pas la grammaire, elle n'était pas qualifiée pour le faire. "Madame, dit-il, je ne puis en juger, mais j'ai souvent entendu dire que vous parlez, un français remarquablement /69/ pur et correct". Tel était vraiment le cas, car elle avait été élevée dans un excellent milieu. "C'est autre chose d'enseigner une langue" dit-elle. Toussaint, après un moment de réflexion, dit: "Seriez-vous d'accord pour donner des cours de conversation française?" Elle répliqua qu'elle était tout à fait disposée à le faire.

Il se mit immédiatement à la recherche d'étudiants parmi ses amis anglais dont un bon nombre appréciaient l'avantage d'une conversation libre, familière et surtout correcte, pour

²² Une lettre de Mme P. Larue (Havre, 10 juillet 1829) exprime les mêmes sentiments, p. 260.

²³ N'ayant pas retrouvé l'original dans les PTP, nous traduisons le texte anglais du *Memoir*.

leurs enfants. Ainsi, il ne manqua pas d'élèves à cette dame et elle put entretenir sa famille avec ces modestes moyens jusqu'à ce qu'un relèvement soudain de ses loyers la tira d'embarras. [81] Cette méthode était à ce moment-là, une idée nouvelle venant de Toussaint, qui a été depuis adoptée aussi pour l'enseignement de l'anglais.

A l'occasion de quelque foire pour une œuvre de charité, Toussaint faisait le tour de ses amis riches et leur soumettait le projet. Ils faisaient tellement confiance à son jugement /70/ qu'ils ajoutaient souvent des objets pour enrichir la liste et prenaient toujours quelques billets. De cette façon, il arrivait à réunir des sommes considérables au profit des veuves et des orphelins.

Il ne faut pas penser que la charité de Toussaint se limitait à donner de l'argent, il ressentait la grande valeur morale de faire le bien, de donner des conseils au faible, du courage au timide, de réformer celui qui vivait dans le vice et par dessus tout, de reconforter les malades et les affligés. Un de ses amis déclara: "Sa pitié pour ceux qui souffrent semblait relever de la tendresse du Sauveur sur la tombe de Lazare". Quand il rendait visite aux amis qui étaient dans l'épreuve, il ne parlait pas beaucoup; les mots ne suffisaient pas à exprimer la profondeur de ses sentiments. Il dit une fois: "J'ai été voir la pauvre Madame C..." (Elle avait été éprouvée par un très grand deuil). "Et que lui avez-vous dit?" lui demanda un ami. "Rien, répondit-il, je n'ai fait que lui prendre la main et pleurer avec elle et ensuite je suis parti: il n'y avait rien que l'on puisse dire". Il sentait que dans /71/ les premiers moments d'une douleur écrasante Dieu seul pouvait parler à cette dame.

Dès qu'il entrait dans une maison endeuillée, un sentiment de compassion l'envahissait et se reflétait dans son comportement. Les quelques mots qu'il prononçait étaient des paroles de foi et d'amour. Il arrivait souvent à consoler les affligés.

Nous ne devons pas omettre sa merveilleuse qualité de présence auprès des malades, la façon dont très souvent il arrangeait l'oreiller et administrait des médicaments pour les soulager. Il était constamment appelé au chevet des souffrants et soignait gratuitement les pauvres. Au moment où la fièvre jaune sévissait, la peur était si grande qu'un nombre considérable de malades avaient été abandonnés. Toussaint découvrit un homme qui avait été laissé complètement seul. Il ne le connaissait pas, mais il le prit chez lui, le soigna, s'occupa de lui et le guérit. Cet étranger était un blanc.

Tout comme d'autres, il fut payé d'ingratitude pour ses services. Une fois, entreprenant d'aider une famille française, il persévéra, à travers bien des difficultés et découragements, et réussit à obtenir /72/ des emplois pour deux des jeunes gens. Mais, quand ils réussirent, ils évitèrent leur bienfaiteur. "Je suis très heureux, dit Toussaint, ils ont si bien réussi qu'ils n'ont plus besoin de moi".

Étant donné que Toussaint n'avait pas bénéficié d'une scolarisation formelle, bien des gens, surpris par sa personnalité et par ses innombrables [81] bonnes actions, attribuaient sa perfection exclusivement à une certaine disposition naturelle. Ils disaient: "Il a les meilleurs instincts, il est né bon". Ceux qui le connaissaient mieux voyaient qu'il était guidé par un principe noble et élevé. Dans un monde passionné et fallacieux, il est vain de parler des instincts humains pour assurer la vertu. Toussaint réfléchissait beaucoup. Il n'avait aucune connaissance en philosophie, il ne comprendrait pas grand-chose au langage sentimental dont nos romans regorgent, mais, ainsi que nous l'avons déjà vu, il comprenait les enseignements clairs du christianisme. Il citait souvent, dans sa langue maternelle, le Sermon sur la Montagne et les Béatitudes semblaient avoir pénétré son cœur. /73/ Il eut une vie de réflexion et d'observation; il avait une intuition étonnante quant à la nature de

ses amis et un très grand tact dans sa façon de les classer. Avec certains d'entre eux, quoique leur étant sincèrement attaché, il n'était jamais bavard, car il savait qu'ils n'étaient pas judicieux; avec d'autres qu'il rencontrait tous les jours, il faisait attention à ne pas se confier car il savait qu'ils n'étaient pas sincères. Mais il y en avait d'autres auxquels il s'ouvrait totalement, comme s'il les plaçait juste un peu au dessous des anges.

Quand nous parlons des amis de Toussaint, nous n'incluons pas les gens de couleur comme lui quoique nous serions heureux de communiquer leur témoignage si cela nous était possible. Nous savons qu'il était pour eux un ami sûr et sincère, mais nos chemins ne nous ont pas conduit jusqu'à eux: cependant, à en juger par son noble exemple, nous pouvons imaginer ce qu'ils sont devenus en suivant ses pas. Les amis sur lesquels nous désirons attirer l'attention sont ceux dont il fréquentait chaque jour la maison. Des gens de New York, de classe et de rang élevés, tant par leur culture que par leur fortune. /74/ C'est par de telles personnes qu'il était recherché et honoré. Longtemps après que son travail de coiffeur eut diminué, à cause de la mode simplifiée du moment, ils lui demandèrent de continuer ses visites quotidiennes. Sa profession commença à l'âge de la poudre et de la pommade, alors que d'immenses pièces de tissus s'échafaudaient sur la tête des femmes. Pour avoir une idée de ce que c'était, les jeunes doivent consulter les anciens portraits, où ils les verront dans toute leur splendeur. Lorsque la poudre fut abandonnée, le style des coiffures était toujours quelque peu architectural. Pendant la Révolution Française les perruques ont été introduites et, bien sûr, adoptées par nos dames américaines. Elles semblaient donner la preuve la plus flagrante des caprices de la mode car on s'apercevait généralement que celles que la nature avait généreusement dotées d'une chevelure noire allèrent jusqu'à se raser et apparurent avec des perruques couleur de lin ou châtain-clair, ou, à l'inverse, les belles blondes surprenaient leurs admirateurs en se montrant avec des boucles noires et lustrées. Évidemment, il n'était pas question d'essayer de tricher en l'occurrence, il s'agissait de l'une de ces /75/ fantaisies de la mode qui eut ses moments de gloire puis disparut. [85]

Toussaint continua à être le favori malgré tous ces changements et il était appelé pour raser les belles têtes qu'il avait si souvent coiffées et les préparer pour la perruque moderne. Puis, les perruques furent abandonnées et la chevelure naturelle mit du temps à pousser, suivirent alors ce qu'on appela "coupes", qui consistait en cheveux courts et bouclés sur la tête. Pierre demeura le grand favori; ses boucles étaient toujours les plus réussies. Pendant que les cheveux recommençaient à pousser, la mode grecque fut adoptée. Les cheveux retenus derrière la tête retombant en boucles comme celles de la statue de Vénus. Toussaint était toujours très recherché et prêt à adopter la mode que ses clientes choisissaient. Lui voyait cela d'un œil philosophe : "La mode change, change, dit-il, la façon de vivre des pauvres gens est bien meilleure".

Une dame me dit qu'un jour, lorsqu'il vint lui rendre sa visite quotidienne, on préparait des robes pour un mariage. ".le me souviendrai, /76/ dit-elle, de l'air sérieux et pensif avec lequel il se mit à regarder les fleurs, les dentelles et les soies de couleurs gaies parsemées dans la pièce. Je lui dis: "Pourquoi paraissez-vous si grave. Toussaint?" "Oh! Madame, dit-il, je vais à un bon nombre d'endroits, je vais dans une maison et tout le monde pleure, pleure, pleure... quelqu'un est mort. Je vais dans une autre maison et il n'y a que des rires, ils sont contents et heureux. Je me rends à une autre maison, elle est complètement fermée et sombre, ils se déplacent doucement, ils chuchotent... quelqu'un est très malade. Je viens ici, tout n'est que danses et chansons, fleurs et robes de mariées. Je ne dis rien, mais cela me donne beaucoup à réfléchir".

Quoi qu'étant toujours reçu avec joie et respect par les maîtres de maison, son humilité, son bon sens et sa bonté le faisaient également bien accueillir par les serviteurs. Ils le consultaient souvent. Quand il entrait dans une maison, il échangeait, généralement, quelques mots avec eux. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le fait de voir un homme de couleur mieux traité qu'eux-mêmes n'entraînait aucune envie ou animosité chez les serviteurs. /77/ En réalité, ils le respectaient et se rendaient compte du poids qu'avait une opinion favorable, une recommandation venant de lui. Par dessus tout, ils avaient confiance en sa bienveillance.

Sa bonté de cœur était vraiment sa plus grande qualité. "Le cœur vivra pour toujours. La majeure partie de ce qui ne relève que de l'habileté, du calcul et du talent nous sera inutile à la porte du ciel, nous les laisserons en arrière avec le monde pour lequel ils valaient et avec lequel ils périront". Mais le cœur continuera à vivre, non seulement dans l'au-delà mais aussi ici-bas. L'obéissance et la soumission à Dieu, la confiance dans l'avenir, la patience et la compassion pour les malades et ceux qui souffrent, l'amour des proches et [86] de ceux de votre entourage ne sont pas de nature périssable: leur influence se fait sentir sur tous ceux avec qui on est en contact. Il en était ainsi dans le cas de Toussaint, Son cœur n'était pas seulement bon et affectueux mais aussi gai et joyeux; il était plein de confiance et d'assurance, ce qui lui donnait l'heureuse faculté de dissiper la tristesse et l'angoisse chez les autres. Il est probable que peu d'entre ceux qui le connaissaient réfléchirent sur ce sujet, mais ils étaient tous conscients qu'ils aimaient le voir dans leur maison. /78/

Pour le jour de l'an, il était toujours parmi ceux qui venaient présenter leurs bons vœux. Toutes les maisons, du salon à la cuisine, lui étaient ouvertes et toutes les mains tendues.

Nous présumons que peu de gens se souviennent de lui dans sa jeunesse. Il était alors grand de taille, bien bâti et avait ce corps souple qui caractérise sa race. Il était un vrai africain, pas comme nous le voyons sous une forme dégénérée, mais tel que Mungo Park le décrit dans le récit de ses voyages à travers l'Afrique de l'Ouest. "Chaque soir, quand le soleil se couche, toute l'Afrique se réveillait dans la danse et le chant. Le son de la musique, si rude qu'il soit, remue les feuilles des palmiers, des marchés d'Ophir à la côte du Congo"²⁴. La description imagée que fit Toussaint de ces soirées sur la plantation où il naquit nous rappela les mémoires de ce voyageur. Quelques chansons des noirs antillais ont été conservées parmi nous. Elles sont remarquables par leur vision enfantine de la nature humaine. L'échantillon d'une chanson africaine citée par Park doit être connue de tous: "Le pauvre homme blanc, faible et fatigué, vint et s'assit sous notre arbre, etc." /79/

La mort de l'amie si chère et aimée de Toussaint, Madame Cruger fut une grande épreuve pour lui et pour les autres, Nous citons une lettre qui lui a été adressée à cette occasion par une dame française. [87]

Havre, 1840²⁵

²⁴ Le récit des voyages de Mungo Park (1771-1806) au cœur de l'Afrique étaient à l'une de l'actualité et Mme Lee a probablement connu les deux ouvrages suivants: Park Mungo, *The journal of a mission to the interior of Africa, in the year 1805. Together with other documents, official and private, relating to the same mission. To which is prefixed an account of the life of Mr. Park.* London, J. Murray, 1815.

The life and travels of Mungo Park: with the account of his death from the Journal of Isaac, the substance of later discoveries relative to his lamented fate, and the termination of the Niger. New York. Harper and brothers, 1847.

²⁵ N'ayant pas retrouvé l'original dans les PTP, nous traduisons de l'anglais.

Je suis très triste d'apprendre la mort de votre très estimable amie, Madame Cruger. Le bon Archevêque de Bordeaux, Monseigneur Cheverus, m'a dit: «Nous sommes laissés sur terre pour pleurer nos amis». Nous devons croire que ses bonnes actions et ses vertus trouveront grâce aux yeux du Dieu de miséricorde, dont elle a suivi les commandements tout au long de sa vie.

Adieu, mon cher Toussaint! Quoiqu'il soit douteux que nous nous rencontrions à nouveau sur cette terre d'exil, je crois quand même que nous serons réunis dans notre vraie Patrie, le ciel. Vivons de façon à mériter ce bonheur.